

Jean Drouilly, *Dostoïevksy et L'Europe en 1873*, Éditions Léméac, Coll. « Présence du Québec », 182 p.

Yves Avril

Volume 3, numéro 1, avril 1970

Problèmes de technique romanesque

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/500121ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/500121ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département des littératures de l'Université Laval

ISSN

0014-214X (imprimé)

1708-9069 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Avril, Y. (1970). Compte rendu de [Jean Drouilly, *Dostoïevksy et L'Europe en 1873*, Éditions Léméac, Coll. « Présence du Québec », 182 p.] *Études littéraires*, 3(1), 140–142. <https://doi.org/10.7202/500121ar>

Tous droits réservés © Département des littératures de l'Université Laval, 1970

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

d'Alphonse Daudet (1840-1897) jusqu'à Tartarin de Tarascon (le style et les images de M. Bornecque nous réservent toujours des surprises), d'une bibliographie sommaire, de la partie d'*Histoire de mes livres* qui concerne *Tartarin*, et, après le roman, de la première mouture de 1863, *Chapatin, tueur de lions*. M. Bornecque ne néglige ni les variantes ni les notes, bien qu'il eût pu exploiter plus systématiquement ce que nous connaissons des *Petits Carnets* de l'écrivain et comparer chaque ébauche à la version définitive.

Il est urgent de réhabiliter Alphonse Daudet, grand écrivain victime d'une réussite trop rapide. M. Bornecque, après nous avoir déjà présenté une édition critique du *Petit Chose*<sup>12</sup>, semble s'être donné cette mission en défendant avec passion l'écrivain contre des adversaires bien armés<sup>13</sup>. Souhaitons-lui beaucoup de succès.

Yves AVRIL

Université Laval

□ □ □

Jean DROUILLY, *Dostoïevski et l'Europe en 1873*, Éditions Léméac, coll. « Présence du Québec », 182 p.

Dans une Europe en proie aux luttes des nationalités, la Russie de la deuxième moitié du XX<sup>e</sup> siècle cherche sa voie. Occidentalistes et slavophiles se disputent l'opinion des intellectuels.

<sup>12</sup> *Le Petit Chose*, édition critique avec études, notes et variantes par J.-H. Bornecque, Paris, Fasquelle, 1946.

<sup>13</sup> Voir la très amusante polémique Bornecque-Badesco in *Revue d'histoire littéraire de la France*, juillet-septembre, 1963, pp. 473-478.

Dostoïevski, après avoir été longtemps tenté par l'occidentalisme, rompt avec ses anciens amis, non sans les accabler de son ironie et de son mépris, et rallie le clan des slavophiles. Les *Démons* portent les traces brûlantes de ces hésitations et de cette prise de position. Non seulement *les Démons*, mais aussi les articles publiés deux ans après la parution de ce roman, dans *le Citoyen* de Saint-Pétersbourg.

Nous avons déjà deux traductions françaises de ces articles dans le *Journal d'un écrivain*. Mais la traduction de Bienstock (1904), dans laquelle Gide fit la découverte de l'écrivain russe, est, nous dit M. Drouilly, infidèle et incomplète ; celle de Chuzeville (1927), « quoique infiniment plus riche », laisse « de côté bon nombre de choses »<sup>1</sup>. Alors que Chuzeville avait groupé, en tronquant au besoin les textes, les parties d'articles traitant du même sujet, sous trois rubriques, *République et Monarchie*, *l'Affaire Bazaine* et *le Catholicisme et l'Europe*, M. Drouilly nous présente les douze articles intégralement et dans l'ordre chronologique. « Pratiquer des voies d'aménagement dans une forêt, peut-être, à condition de ne pas, au passage, couper les plus beaux arbres », écrit-il en repousant une justification de Chuzeville. Ce dernier s'est en effet bien aventuré en nous privant du magnifique portrait de Mac Mahon, où Dostoïevski se révèle un pamphlétaire de grand talent. Des coupes sombres de ce genre datent d'une époque où l'on avait une tout autre conception du respect dû à l'œuvre et à l'écrivain.

<sup>1</sup> Jean Drouilly, *Dostoïevski et l'Europe en 1873*, p. 19.

<sup>2</sup> *Id.*, p. 19.

Les articles, parus de septembre 1873 à janvier 1874, s'occupent essentiellement de la situation en France, mais également des rapports entre l'Allemagne et le Saint-Siège et des guerres carlistes. La politique, sous la plume de Dostoïevski, devient une quasi-mystique. Le Comte de Chambord refusant le drapeau tricolore et faisant disparaître tout espoir de rétablissement du pouvoir temporel du Pape ; Bismarck engageant avec l'Église catholique le Kulturkampf ; Pie IX échangeant avec Guillaume II des lettres peu amènes, le premier pour affirmer son pouvoir sur tous les baptisés, le second pour rejeter la responsabilité de la persécution anticatholique en Allemagne sur les provocateurs ultramontains ; les carlistes et les gouvernementaux luttant sauvagement en Espagne, tout cela est pour l'écrivain russe l'ultime manifestation du conflit entre le catholicisme et le protestantisme, le romanisme et le germanisme.

Bel éloge de la France, dira-t-on, que le dixième article. En fait cette malheureuse nation, que Dostoïevski appelle avec une sorte d'obstination ironique et rageuse « la géniale nation », est en pleine confusion : menacée d'une dictature de droite, sa seule planche de salut est la République, autant dire l'athéisme. Chatov le disait deux ans auparavant dans *les Démons*, l'Occident sera sauvé par les Russes, la nation théophile. Pour Dostoïevski, l'Europe occidentale est décadente parce que les religions qui faisaient sa force sont les religions de pouvoirs déchus, donc de partisans et de fauteurs de troubles. Faisant le bilan de l'année 1873, il n'hésite pas à écrire que « l'année qui vient de s'écouler, l'année des rencontres des monarques européens aurait

pu aussi bien s'appeler l'année de l'exaspération des troubles religieux en Europe<sup>3</sup> ».

M. Drouilly s'est rendu sur place, c'est-à-dire à la Bibliothèque Lénine pour nous restituer ce document essentiel dans son intégralité. Pourquoi faut-il que sa Préface, qui est d'ailleurs une introduction, soit si brève ? Une étude plus complète des idées politiques de Dostoïevski, plus exigeante aussi, aurait aidé le lecteur à situer l'écrivain dans son pays et son époque. Il est vrai que les notes sont abondantes et permettent en particulier, en comparant avec les sources d'information de Dostoïevski, d'évaluer l'originalité de son interprétation des textes officiels et une fidélité qui n'est pas toujours irréprochable.

La traduction a le mérite de respecter le ton, souvent abrupt, de l'écrivain. Nous chicanerons le traducteur et présentateur sur des points de détail. M. Drouilly utilise la translittération des noms russes, sauf dans *Dostoïevski*, « pour ne pas dérouter le lecteur français »<sup>4</sup>. Le lecteur n'est-il pas aussi dérouté de lire Puskin pour Pouchkine, *Tjutsev* pour *Tioutchev*, *Turgenev* pour *Tourgueniev* ? D'autre part M. Drouilly prend soin de nous avertir que Dostoïevski, rédigeant ses articles à la hâte, laissait facilement échapper des négligences. Quand nous lisons alors : « On ne peut pas ne pas penser qu'en se rendant [...] le maréchal Bazaine n'avait pas discuté<sup>5</sup> [...] », nous accusons Dostoïevski d'incohérence. Il faut se reporter au texte original pour constater que l'incohérence est

<sup>3</sup> Jean Drouilly, *op. cit.*, p. 163.

<sup>4</sup> Jean Drouilly, *op. cit.*, p. 7.

<sup>5</sup> Jean Drouilly, *op. cit.*, pp. 106-107.

imputable au traducteur ou plutôt à l'éditeur. Légères défaillances, comme la ponctuation, aberrante, dont M. Drouilly n'est pas responsable. Ajoutons que l'insupportable et prétentieuse notice de la collection « Présence du Québec », où l'on nous assure que « le Québec est présent à l'univers cosmique », ne devrait en tout cas pas autoriser les directeurs de la collection à traiter de façon si négligente les textes qui leur sont confiés.

Yves AVRIL

Université Laval

□ □ □

Philippe RENAUD, **Lecture d'Apollinaire**, Lausanne, éd. l'Âge d'Homme, coll. « Lettera 1 », 1969, 570 p.

Dans un temps où la publication des *Lettres à Lou* risque de gagner à Apollinaire un public très indifférent à la poésie, il était opportun qu'un critique s'attache au seul auteur d'*Alcools* et de *Calligrammes* — et nous rappelle que « si tout est significatif, tout ne l'est pas également » (pp. 19-20). Manière élégante de distinguer le poète de l'exhibitionniste...

Fidèle aux méthodes de l'analyse thématique, l'A. reprend à son compte l'axiome structuraliste : l'œuvre poétique est considérée comme une seule page à lire. De là, ce concept d'une *lecture* qui soit d'abord un *parcours* : le sens (le signifié) est idéalement confondu avec le « sens » (la direction) qui s'instaure dans l'œuvre entre son début et sa fin.

Tout se passe donc comme s'il suffisait d'une *lecture* effectuée sur le mode diachronique pour saisir

le projet qui insère le discours poétique dans ce qui a nom « l'aventure d'Apollinaire » (p. 20). À ce titre, le critique se sera appliqué moins à élucider le texte qu'à établir une cohérence entre des rapports dont les recueils d'*Alcools* et de *Calligrammes* définissent le lieu privilégié : « c'est là que les rapports du créateur et de sa créature, de la continuité et de la discontinuité, de la liberté et de la fatalité, du chant et de l'écriture, de l'espace et du temps, de la conscience et du monde, de l'homme et de l'œuvre, enfin, sont les plus serrés, les plus significatifs et les plus *cohérents* » (p. 20).

Une telle démarche critique postule la nécessité d'une interprétation symbolique des œuvres, dont la littéralité est taxée de superficielle. Ce qui est dit perd de son intérêt au profit de ce qui est exprimé derrière ce qui est dit (Blanchot). L'A. est donc justifié de ressaisir, en deçà de la lettre, un concept général, sorte de clé indispensable à l'intelligence de l'œuvre ou, mieux, de « l'entreprise poétique d'Apollinaire » : « lue « de l'intérieur », elle nous paraît fondée sur une dialectique de la dispersion et du remembrement du Moi passant par une sorte de mort » (p. 17).

La découverte du principe unique auquel obéissent les métamorphoses d'une œuvre, nous introduit du même coup dans la subjectivité d'un lecteur qui use de son droit de « parcours » et décide de rassembler ce qui était éparé, de reconstruire, plutôt que l'œuvre, sa dialectique. Là nous semble résider la très grande originalité d'une méthode : par opposition à la psychocritique, la « mythocritique » ne veut pas isoler « le créateur de lui-même et d'autrui » (p. 35) ; homogénéisante, elle se